

Obscure dans le canot  
La vache quittait la terre ;

Dans le petit jour glissant  
Les pagayeurs pagayaient.  
Aux flancs noirs du paquebot  
Qui secrète le destin,  
Le canot enfin s'amarre  
A une haute poulie  
On attache par les pattes  
la vache qu'on n'oublie pas  
Harcelée de cent regards  
Qui la piquent comme taons.  
Puis l'on hisse par degrés  
L'animal presque à l'envers  
Le ventre plein d'infortune  
La corne prise un instant  
Entre barque et paquebot  
Craque comme une noix sèche.  
Sur le pont voici la vache  
Suspectée par un bœuf noir  
Immobile dans un coin  
Qu'il cloturait de sa bouse.  
Près de lui elle s'affale  
Une corne sur l'oreille  
Et voudrait se redresser  
Mais son arrière train glisse  
de soi-même abandonné  
Et n'ayant à ruminer  
Que le pont tondu à ras  
Elle attend le lendemain  
tout le jour le bœuf lécha  
Un sac troué de farine  
La vache le voyait bien.  
Vint enfin le lendemain  
Avec son pis plein de peines.  
Près du bœuf qui regardait,  
Luisaient au soleil nouveau,  
Entre des morceaux de jour  
Deux maigres quartiers de viande  
Côtes vues par le dedans,  
La tête écorchée que hantent  
Ses dix rouges différents  
Près d'un cœur de boucherie.  
Et formant un petit tas  
Le cuir loin de tout le reste  
Dououreux d'indépendance  
Fumant à maigres bouffées.  
[...]

Jules Supervielle (*La vache de la forêt*, in *Gravitations*, 1925)